

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 40 (1895)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** L'armée de l'est [E. Secretan]

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

m'obligea une fois de plus à m'asseoir et continua la conversation qui dura encore un grand quart d'heure. Et comme je prenais congé de lui et le remerciai confus du bon accueil, il me dit en riant : « Vous vous souviendrez que vous avez fait attendre le défenseur de Sébastopol. Dites le à nos amis de la Suisse. » J'ai attendu quinze ans pour publier ce trait de simplicité cordiale ; car c'était en janvier 1880. »

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*L'Armée de l'Est, 20 décembre 1870-1<sup>er</sup> février 1871*, par le colonel Secretan, commandant de la IV<sup>e</sup> brigade d'infanterie de l'armée suisse. Un volume in-8° de 538 pages, avec trois cartes et un fac-simile. — Neuchâtel, Attinger frères, 1894.

De nombreux écrits ont déjà été publiés sur la campagne de l'Est ; celui que nous présentons ici à nos lecteurs mérite toutefois une place spéciale. Les principaux acteurs de cet acte final du terrible drame de 1870, en ont donné leur version ; nombre de participants plus obscurs ont aussi raconté ce qu'ils en ont vu ; d'autres y ont trouvé matière à de violentes polémiques ; toute une littérature en est sortie ; mais il manquait jusqu'ici une monographie impartiale sortant d'une plume désintéressée. M. le colonel Secretan est venu combler cette lacune. Il l'a fait d'une manière consciencieuse, puisant à toutes les sources, générales ou privées, notamment à la volumineuse enquête officielle française, si riche en témoignages de tous genres, s'appuyant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, faisant de nombreuses citations d'ouvrages français et allemands<sup>1</sup> et évitant de se prononcer à la légère sur les points contestés.

<sup>1</sup> Les sources indiquées par M. le colonel Secretan sont au nombre de 35, à savoir : *Journal officiel français*. — *Enquête officielle française*, notamment tomes I, II, III, IV. — La guerre en province, par M. *de Freycinet*. — Le gouvernement de la défense nationale, par M. *Jules Favre*. — Gambetta et ses armées, par *Colmar von der Goltz*. — Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance. — Rapport de l'état-major allemand, notamment tomes II, IV, V. — La défense de Belfort, par *Ed. Thiers* et *S. de Laurencie*. — La deuxième armée de la Loire, par le général *Chenzy*. — Deutsche Rundschau, livraison d'octobre 1888. — Impressions de campagne, par *H. Beaunis*. — La campagne dans l'Est, par le colonel *Poulet*. — Les troupes françaises internées en Suisse, par le major *E. Davall*. — Die Operationen der Südarmee, nach den Kriegsakten des Oberkommandos, par le comte de *Wartensleben*. — Die Operationen des Korps des Generals von Werder, par *Ludwig Löhlein*. — Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871, par *F. Jacqmin*. — L'empereur Guillaume. Souvenirs intimes ; par *L. Schneider*. — Les dernières campagnes dans l'Est, par *Ch. Beauquier*. — Archives de la guerre de 1814. — *1814*, par

La lecture d'un livre de ce genre est moins facile que lorsque l'auteur, écrivant dans un élan plus subjectif, fait lui-même le récit au lieu de laisser parler ses personnages ou les sources historiques. D'autre part, le profit qu'on en retire est plus grand, puisque le lecteur, entendant constamment le pour et le contre des questions disputées, se trouve à même de s'en former une opinion au lieu d'être conduit à accepter des conclusions toutes faites.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce volume soit absolument impersonnel. Les remarques et les observations critiques, bien qu'en somme peu nombreuses, s'y rencontrent par ci par là et sont en général fort justes. Entre autres, les quelques pages intitulées *Conclusion* renferment des idées qui méritent d'être lues avec attention. Il en est de même de l'avant-propos, au sujet duquel on nous permettra toutefois une petite remarque.

L'auteur en disant qu'il a écrit son livre pour des Suisses, se plaît à les mettre en garde contre la « folie du nombre ». D'accord, si le nombre, au lieu de fournir de la troupe, ne forme qu'un troupeau. Mais le nombre n'implique pas nécessairement une telle aberration. Nous le savons de reste, car c'est nous, miliciens suisses, qui depuis longtemps donnons l'exemple à l'Europe moderne de cette « folie » renouvelée de l'antiquité ; jusqu'à présent nous ne nous en sommes pas trop mal trouvés, puisqu'elle nous procure le chiffre relativement considérable de 230 mille hommes d'élite et de landwehr, réparties en cadres parfaitement symétriques jusqu'à la brigade, qui recevraient aisément un complément d'une centaine de milles recrues à prendre sur les disponibles. Aujourd'hui la « folie du nombre » a atteint, par le service obligatoire, tous nos voisins ; raison de plus d'en rester à la nôtre, sauf à lui préparer une application aussi sûre et complète que possible, tout en nous préservant d'exagération et d'autres « folies » plus dangereuses encore que celle du nombre.

L'ouvrage débute par un exposé de la situation en décembre 1870, au lendemain de la reprise d'Orléans par les Prussiens. L'ancienne armée de la Loire se trouvait coupée en trois tronçons ; l'aile droite, composée des

*Henri Houssaye.* — Stratégie et grande tactique, par le général *Pierron*. — Rôle de l'intendance dans l'armée de l'Est, par M. l'intendant-général *Friant*. — Zur Geschichte des I. Rheinischen Inf.-Reg., par le général *von Loos*. — Die Kämpfe vor Belfort im Januar 1871, par *von der Wengen*. — Le combat de Villersexel (anonyme). — L'artillerie du XV<sup>e</sup> corps pendant la campagne de 1870-1871, par le général *de Blois*. — Garibaldi et l'armée des Vosges en Saône-et-Loire, par *A. Marais*. — Récit officiel, par le général *Bordone*. — Garibaldi en France, par *G. Theyras*. — Une armée dans les neiges, par *Ardouin Dumazet*. — Le général *Cremer*, par le commandant *Camps*. — Riciotti Garibaldi et la 4<sup>e</sup> brigade, par le lieutenant *Thiébaud*. — Les mobilisés de Saône-et-Loire en 1870, par le général *Pélissier*. — Les volontaires du génie dans l'Est, par le commandant *Garnier*. — La retraite de l'armée de l'Est, par *A. Patel*.

XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> corps, repassait la Loire à Gien ; au centre le XV<sup>e</sup> corps, se repliait en déroute sur Salbris ; à l'aile gauche enfin, Chanzy battait en retraite dans la direction de Blois avec les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps. Au lieu de s'efforcer de rallier ces trois détachements, comme le voulait le général d'Aurelle, le ministère sanctionna ce fractionnement en créant deux commandements distincts, deux armées de la Loire. Les XVe, XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> corps formèrent, sous Bourbaki, la première armée de la Loire, plus tard armée de l'Est ; les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> constituèrent la II<sup>e</sup> armée, commandée par Chanzy.

Du 7 décembre au 19, jour où fut décidée l'expédition dans l'Est, la malheureuse première armée exécuta entre Gién, Vierzon, Bourges et Nevers des marches et contremarches désordonnées. Qu'on ajoute à l'effet démoralisant de ces allées et venues sans but sérieux, celui de la température excessivement basse, et l'on comprendra que l'armée n'était guère en état de se lancer dans une entreprise lointaine. Cela ressort clairement des nombreux documents consultés par l'auteur et cités par lui fort à propos.

Le transport des troupes dans l'Est fut dirigé à peu près de la même manière que les opérations précédentes. Les contre-ordres, les malentendus de tout genre se multiplièrent à un tel point que pendant que le gros de l'armée combattait sur la Lizaine, le XV<sup>e</sup> corps n'avait pas encore fini de déboucher de ses wagons, à Clerval. Il avait fallu 12 jours pour le transporter de Vierzon à Clerval, environ 400 kilomètres.

Les deux chapitres qui sont consacrés à l'état-major de l'armée et aux troupes sont intéressants à plus d'un titre. Le rôle par trop important que jouait à l'armée le commissaire civil du gouvernement, M. de Serres, y est fort bien étudié et fait ressortir une fois de plus les dangers de telles immixtions dans la conduite des armées. Qu'attendre d'un général constamment surveillé, épié, surmené par un représentant du gouvernement, muni de pleins-pouvoirs pour le destituer et pourvoir à son remplacement ? Aussi retrouve-t-on sans cesse dans les actes du général Bourbaki, déjà indécis par nature, des traces d'intimidation, une crainte de déplaire en haut lieu s'il ne cérait pas aux conseils du commissaire civil, devenu de fait le chef d'état-major de l'armée. Le titulaire de cet office, le général Borel, recevait de l'aide-de-camp du général les ordres que celui-ci élaborait avec M. de Serres. L'intendant-général n'était pas plus consulté que le chef d'état-major, bien que tous deux fussent des officiers capables.

Si l'état-major, dans de telles conditions, ne valait pas grand'chose, les troupes ne valaient guère mieux. Ce n'est pas que les hommes manquaient de courage et de patriotisme ; mais l'organisation faisait défaut.

M. Secretan s'est spécialement attaché à ce point capital, et il a eu raison. En effet, il ne manque pas de gens, en Suisse et ailleurs, qui

croient encore qu'on peut improviser des armées et des opérations aussi bien qu'une chaleureuse harangue, qui pensent que la seule bravoure des soldats-citoyens tiendra lieu de tout et triomphera de tous les obstacles. Ce serait bien beau, mais ce n'est malheureusement qu'une illusion, comme on peut s'en convaincre en lisant *l'Armée de l'Est* :

« Certes, dit M. Secretan dans sa préface, les troupes que le gouvernement de la Défense nationale a fait marcher au déblocage de Belfort étaient braves, vaillantes autant qu'aucune autre. Elles étaient trois fois plus nombreuses que l'ennemi et pourtant nous les avons vues, le 1<sup>er</sup> février 1871, après deux mois de campagne, descendre les routes du Jura dans le plus lamentable désarroi, refoulées hors de leur pays, réduites à une impuissance absolue. Pourquoi ? sinon parce que hâtivement formées, à peine instruites, elles avaient manqué, dans la crise terrible du combat comme sous les épreuves douloureuses des longues marches et des bivouacs dans la neige, de la cohésion, de la mobilité, de la rectitude de mouvements, de la résistance, en un mot de la force qu'une éducation militaire peut seule donner. »<sup>1</sup>

Le gâchis était tel que le général en chef lui-même n'a jamais su combien d'hommes il avait sous ses ordres ni sur combien de ceux-ci il pouvait faire fond. Malgré une étude conscientieuse des documents officiels, M. le colonel Secretan, après beaucoup d'autres, a dû renoncer à établir l'effectif de l'armée. Il l'évalue de 410 à 440 mille hommes. Impossible de serrer les chiffres de plus près, dit-il.

Après un intéressant rapprochement entre la campagne de l'Est et celle entreprise par Augereau en 1814, sur une moins grande échelle, il est vrai, mais dans des circonstances assez analogues, M. Secretan passe au récit des opérations.

Malgré les retards et les contretemps, les XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> corps se trouvaient, aux derniers jours de l'année, dans la vallée de la Saône aux environs de Châlon et de Chagny ; le XXIV<sup>e</sup> corps, nouvellement créé, était à Besançon. A l'exception du XVe corps, laissé provisoirement à Vierzon, l'armée était donc, autant qu'elle pouvait l'être, prête à aller de l'avant. On se mit en route sans trop savoir exactement où l'on voulait arriver. En effet le plan de campagne était fort vague ; on voulait faire une diversion dans l'Est et débloquer Belfort, mais le ministère n'avait pu préciser ses intentions, ce qui eût été utile avec le général Bourbaki pour commandant en chef. Il fallait cheminer à l'Est, bien à l'Est, pour y attirer le plus possible de troupes ennemis et donner de l'air aux autres armées. Une fois là on avisera. Tel était à peu près le plan, qui n'était certes pas mauvais dans sa ligne générale et pouvait être complété et amélioré suivant les circonstances.

<sup>1</sup> Pages VII et VIII.

A propos de ce plan de la campagne dans l'Est, l'auteur examine les diverses éventualités qui auraient pu surgir et fait le compte des mérites relatifs des projets d'opérations en présence.

La marche sur Montargis, un moment entreprise, eût été, lui semble-t-il, au moins aussi périlleuse que la diversion dans l'Est. Il approuve celle-ci en principe, mais à la condition d'en faire un mouvement de moindre envergure, par Dijon et Châtillon-sur-Seine ou Chaumont; en quoi il est d'accord avec maints écrivains antérieurs, sans parler de Chanzy qui, naturellement, eût bien aimé garder toute l'armée sous son commandement suprême.

Enfin, puisqu'il fallait aller quelque part, le général Bourbaki se décida à marcher sur Vesoul, objectif bien choisi, car c'était justement là que le général de Werder avait concentré son corps d'armée, éparpillé à Dijon, Langres et ailleurs, pendant le mois de décembre. Les premiers jours, cela n'alla pas trop mal. Si l'on avait continué la marche sur Vesoul et qu'on y eût battu le général de Werder, la situation n'aurait pas été si mauvaise. Malheureusement Vesoul n'était pas assez à l'Est pour les stratèges officiels, qui s'étaient mis en tête de débloquer Belfort, sans trop se demander à quoi cela servirait. Nous voyons donc, au bout de quelques jours, les têtes de colonnes françaises obliquer à droite et se diriger sur Villersexel et Montbéliard, pour prendre position entre le corps allemand et la place de Belfort. Le général de Werder, bien renseigné par ses patrouilles et sa cavalerie, ne leur en laissa pas le temps. Abandonnant en hâte les abords de Vesoul, il dirigea sur Belfort une partie de ses forces et lança le reste sur Villersexel pour couvrir le mouvement et arrêter la marche française. Il en résulta la chaude journée de Villersexel (9 janvier); succès tactique pour les Français, qui restèrent maîtres du champ de bataille; succès stratégique pour les Allemands, qui réussirent à reprendre leurs communications normales et à se placer de nouveau entre l'armée française et Belfort.

M. Secretan expose fort bien cet avantage stratégique; mais ne pousse-t-il pas un peu loin l'importance qu'il lui attribue? Cette bataille, qu'on célébra dans le camp français comme une victoire, il la considère comme la journée décisive de la campagne.

« L'expédition n'a pas échoué, écrit-il, le 17 janvier contre les batteries de position du Mont-Vaudois; mais le 9 janvier contre le pont de l'Ognon (à Villersexel)... Même les lignes allemandes (sur la Lizaine) rompues, Belfort délivré, les généraux de Werder et de Tresckow rejetés sur Dannemarie, l'armée de l'Est était perdue... Elle eût succombé, non pas à Pontarlier, mais une semaine plus tôt, dans quelque deuxième journée de Villersexel, celle-ci désastreuse ». <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Page 532.

Perdue!... c'est un mot bien gros, excessif même.

L'armée française, affaiblie par quinze jours de marche, faillit percer les lignes de la Lizaine et refouler les 45 000 hommes de Werder. Il est permis de croire que cette même armée, soutenue par le prestige d'une grande victoire, en eût remporté une autre plus brillante encore en se retournant contre l'armée désormais isolée de Manteuffel et en s'appuyant au besoin sur Belfort délivrée.

C'est d'ailleurs, semble-t-il, l'inaction de l'armée française pendant les deux journées qui suivirent Villersexel, qui permit aux Allemands d'occuper les lignes de la Lizaine, dont ils se trouvaient, à la fin du combat, plus éloignés que leurs adversaires, et cette inaction tint surtout aux défauts d'organisation de l'armée française que l'auteur a exposés.

Villersexel fut réellement une victoire pour les Français, mais par les mêmes vices organiques ils ne purent pas en recueillir les fruits.

Mal renseigné sur les forces et les mouvements de l'ennemi, lié au chemin de fer par le manque de convois, le général Bourbaki perdit un temps précieux autour de Villersexel, de façon que lorsqu'il se présenta, le 15 janvier, devant les lignes de la Lizaine, les Allemands avaient eu trois jours pour se retrancher dans ces positions déjà si fortes par nature.

Pendant trois jours on lutta sur cette longue ligne, de Montbéliard à Chenebier, sans que les troupes françaises parvinssent à percer. Le soir du troisième jour, Bourbaki, découragé, abandonna la partie et ordonna la retraite sur Besançon. A ce moment-là les éclaireurs de Manteuffel étaient sur la Saône. Cette fois, à moins d'un miracle, l'armée de l'Est était bien perdue. Nous n'essaierons pas de résumer les quatre-vingts pages que M. le colonel Secretan consacre à ces trois mémorables journées. Elles demandent à être lues en entier et méditées avec soin.

Pendant qu'on se battait sur la Lizaine, il y avait à Dijon, en formation, sous Garibaldi, l'armée dite des Vosges, comptant une quarantaine de mille hommes qui auraient pu être utilement employés à couvrir le flanc gauche de l'armée de l'Est, mais qui, paralysés par leur mauvaise organisation et par des relations épineuses avec les autres états-majors français et avec la direction supérieure de la guerre, restèrent les bras croisés à attendre les événements.

Si, au lieu de se laisser attaquer et contenir à Dijon par une faible brigade allemande, l'armée des Vosges s'était résolument portée au devant des longues colonnes de Manteuffel, engagées dans les défilés de la Côte-d'Or, elle aurait pu les empêcher d'en déboucher à temps pour tomber sur les derrières de l'armée de l'Est.

Il est juste de dire que le célèbre partisan italien, malade et affaibli par l'âge, n'était là que pour le prestige de son illustration passée. C'était le général Bordone, chef d'état-major, qui exerçait le commandement au

nom de Garibaldi, et c'est à cet état-major que reviendrait, d'après les chaleureuses critiques de M. Secretan, la lourde responsabilité des fautes commises.

Quoi qu'il en soit, l'armée des Vosges ne fit rien d'utile pour les opérations principales en cours ; elle se replia précipitamment vers le Sud à la première menace un peu sérieuse.

L'inaction de l'armée des Vosges faisait la partie belle à Manteuffel et il sut habilement en tirer profit. Tandis que le général de Werder talonnait l'armée de Bourbaki en retraite, les deux corps d'armée de Manteuffel s'établissaient habilement en travers de ses communications avec le Sud, vers Dôle et Vaudrey, vers Quingey et Mouchard.

Lorsque, le 23 janvier, Bourbaki atteignit les environs de Besançon, la retraite lui était coupée soit sur Dôle, soit sur Lons-le-Saulnier ; il fallait ou tenir sous Besançon, ou se faire jour au travers de l'armée prussienne, ou enfin se replier sur Pontarlier, la seule voie qui restait ouverte.

La première alternative fut écartée d'emblée, le général Bourbaki ayant appris de son intendant-général Friant, qu'il n'y avait des vivres à Besançon que pour quelques jours. Cette nouvelle causa une profonde déception au commandant en chef, qui paraît avoir eu l'intention de s'arrêter aux environs de Besançon, au moins pour y réorganiser un peu son armée.

Cette question du manque de vivres est un des points restés obscurs de la campagne. M. le colonel Secretan s'est donné la peine de le mettre au clair, et le résultat de ses recherches montre qu'il y avait à Besançon des vivres en suffisance pour nourrir l'armée pendant au moins un mois. Il y eut là, paraît-il, un déplorable malentendu entre le général et son intendant qui, mal renseigné lui-même, fit à son supérieur un rapport inexact.

On ne peut cependant pas dire que ce fait eut une grande influence sur le résultat des opérations. Cernée sous Besançon, l'armée aurait eu tôt au tard le même sort que l'armée du Rhin sous Metz, et les approvisionnements de la place n'auraient pu que prolonger son agonie. Toutefois l'armistice eût pu aussi lui procurer, comme cela eut lieu pour Belfort, un dénouement moins dur.

Découragé, affolé par les dépêches du ministère qui, dans une complète ignorance des faits, lui demandaient follement de prendre l'offensive pour secourir les 40 000 hommes de Garibaldi, bloqués dans Dijon par une brigade allemande, le général Bourbaki se décida le 24 janvier à convoquer un conseil de guerre, triste ressource ordinaire des désespérés. Le général Billot y fut seul à se prononcer pour une percée à l'Ouest. De l'avis de tous les autres généraux présents, une telle entreprise, dans l'état actuel des troupes, était une folie. La retraite sur Pontarlier fut

donc décidée. Ce n'est pas qu'elle offrit bien des chances de succès, mais on n'avait pas le choix.

La retraite se fit sans encombre, tout en laissant de nombreux traînards aux mains des avant-gardes prussiennes. On avait d'abord essayé d'incliner vers le Sud par Arbois et Salins, mais on s'y était heurté au II<sup>e</sup> corps allemand et on avait dû se rabattre sur Pontarlier, où l'armée se trouva rassemblée le 28, entourée de trois côtés par les masses allemandes, et acculée à la frontière suisse. Il n'y avait de retraite possible que par la route de Mouthe, étroit chemin de montagne, parallèle au front de l'armée, forçant à une marche de flanc périlleuse.

Cependant, en occupant solidement les défilés par où les Allemands pouvaient tomber sur le flanc des colonnes françaises, il y avait encore quelques chances pour que l'armée pût s'échapper au moins en partie.

Le général Clinchant, qui avait remplacé Bourbaki, le 26, dirigea sur ces défilés toutes les troupes disponibles, mais elles ne purent arriver à temps. Lorsque, le 29 au soir, une brigade allemande se présenta devant le col des Planches, elle n'y trouva que de faibles détachements de cavalerie qu'elle n'eut pas de peine à disperser.

Dès lors toute issue était fermée à la malheureuse armée de l'Est. La nouvelle de l'armistice, arrivée à ce moment, fausse en ce qui concernait l'armée de l'Est, exclue de cet armistice, vint arrêter les troupes qui se disposaient à marcher à la reprise du col des Planches. Lorsque l'exacte et dure vérité fut connue et le malentendu dissipé, il était trop tard. Les Allemands en avaient profité pour doubler les étapes et se renforcer ainsi que pour enlever un autre col important, celui de Vaux ; il n'était dès lors plus possible de les déloger. L'armée française, doublement frappée, incapable de combattre, n'avait plus qu'à se rendre ou à passer en Suisse. Elle préféra cette seconde alternative, et le passage de la frontière neu-châteloise et vaudoise eut lieu, comme on le sait, le 1<sup>er</sup> février. Un beau fait d'armes, le plus glorieux de toute la campagne, marqua cette journée finale. La réserve générale, composée des meilleures troupes, défendit victorieusement pendant sept heures le défilé de la Cluse, donnant à l'armée le temps d'entrer en Suisse. Le lendemain, la réserve passait elle-même la frontière ; la campagne était finie.

Le récit de ces dernières péripéties de la campagne de l'Est est d'un haut intérêt, sous la plume de M. le colonel Secretan, qui s'est assidûment appliqué à en débrouiller les renseignements confus et contradictoires et à en sortir une relation claire, sûre et saisissante ; elle aurait plus de prix encore si les trois cartes géographiques étaient à la hauteur du reste. Il faut regretter entr'autres que les combats de la Lizaine ne soient corroborés par aucune carte spéciale, et que la carte générale de M. Secretan, au 400 millième, si pénible à déchiffrer, n'ait pas été

remplacée par l'excellent report fédéral de 1874, au 250 millième<sup>1</sup>, ni accompagnée d'une de celles de notre bureau d'état-major qui servirent aux leçons de plusieurs écoles centrales de Thoune.

Dans son zèle à vouloir peser la valeur réelle des divers incidents marquants de cette campagne, M. Secretan se laisse entraîner un peu loin lorsqu'il réduit à une infime valeur les conséquences de la fausse nouvelle de l'armistice.

« L'équivoque, dit-il<sup>2</sup>, créée par les lacunes de la dépêche de M. Jules Favre, n'a pas eu sur les destinées de l'armée une influence appréciable. Tout au plus a-t-elle empêché quelques milliers de fantassins ou de cavaliers d'échapper à l'internement en Suisse. »

Chacun sera d'accord que si l'armistice de Versailles, du 28 janvier, avait aussi été appliqué à l'armée de l'Est, cela ne l'eût pas changée en armée triomphante ; la débâcle commencée dès Besançon ne pouvait que s'accroître par les circonstances mêmes du mouvement rétrograde ; mais l'accroissement prit promptement des proportions démesurées — et tous ceux qui savent la fragilité des ressorts de la discipline dans une campagne malheureuse le comprendront — par l'effet des nombreuses déconvenues qu'amenaient les rumeurs émouvantes et très diverses en circulation, c'est-à-dire l'avis que la terrible crise était enfin terminée, d'où une détente soudaine et fort agréable, mais immédiatement suivie d'une poignante déception. Le moral, ainsi secoué, d'une armée déjà profondément découragée, devait la mener plus rapidement encore à la dissolution complète. A peine quelques corps, les mieux constitués et commandés, conservèrent-ils dès lors un semblant de lien hiérarchique dans les marches, dans les stationnements, dans les distributions, tandis que pour les autres, la cohue désordonnée, errant ou s'arrêtant au hasard, maraudant ou pillant sans aucune gêne, était devenue l'état normal.

En fait, le désastre résulta non tant du plan même de l'expédition, comme semblerait le croire M. Secretan, que du manque d'une organisation à la hauteur de cette combinaison, trop grandiose pour de telles troupes. S'il est admissible que tel qu'il se trouva définitivement façonné, le plan n'avait guère de succès en perspective, on peut cependant croire qu'avec une armée manœuvrière et un service de voies ferrées plus expérimenté, il n'eût pas abouti, sans d'autres sérieuses actions, à la catastrophe décrite. Nous ne doutons d'ailleurs pas que ce ne soit là

<sup>1</sup> Cette carte, qui a aussi été publiée par la *Revue militaire suisse* du 1<sup>er</sup> janvier 1875 sous le titre *Fin de l'armée de l'Est*, était extraite du 4<sup>e</sup> tome de la *Relation historique et critique de la guerre franco-allemande* du colonel Lecomte, qui a débrouillé un des premiers cette dramatique campagne. Ce même volume contient encore une carte de la *Bataille d'Héricourt*, au 50 millième, qui peut être utilement consultée pour suivre les combats de la Lizaine. (Réd.)

<sup>2</sup> Page 356.

aussi, en somme, l'opinion de M. Secretan ; mais nous nous attendions, d'après son propre avant-propos, à ce que sa conclusion l'exprimât plus catégoriquement.

*Worte der Erinnerung an Herrn General Hans Herzog, von Aarau, geb. den 28. October 1819, gest. den 2. Februar 1894, gesprochen bei seiner Beerdigung am 5. Februar 1894.*

En mémoire du général Herzog et à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, l'imprimerie Sauerländer vient de publier, en une élégante brochure, sous la date du 2 février 1895, la belle oraison funèbre prononcée aux funérailles par M. le pasteur Rud. Wernly, ainsi que sa prière sur la tombe. Honorer les morts de cette valeur et de telle façon est une œuvre de patriotisme dont on doit être reconnaissant aux auteurs.

*Madagascar*, par A. MILHAUD. 1 vol. in-32 de 192 pages de la *Bibliothèque utile*, avec une carte de Madagascar, broché 60 cent., cartonné à l'anglaise, 1 fr. Paris, 1895. Félix Alcan, éditeur.

Au moment où tous les yeux sont tournés vers Madagascar, une étude concise sur l'histoire, la géographie et la constitution de cette île sera bien accueillie du public. Cette étude vient de paraître dans la *Bibliothèque utile* ; elle est due à M. A. Milhaud, agrégé de l'Université de Paris.

Dans la partie géographique, l'auteur présente les résultats des dernières explorations ; il esquisse les grands traits du relief, du climat, de l'hydrographie, de la végétation, etc., de Madagascar.

Pour la partie historique, il laisse de côté l'histoire malgache dans la période pré-européenne, et donne un résumé des tentatives diverses de colonisation faites par les compagnies de commerce françaises au XVII<sup>e</sup> siècle, par les gouverneurs royaux au XVIII<sup>e</sup>, de l'essai d'annexion au domaine colonial anglais en 1865, de la conquête de l'île par les Hovas, de l'intervention française, puis anglaise, dans la seconde partie de notre siècle, enfin du conflit franco-hova jusqu'en 1885 et de la politique des résidents français jusqu'en 1894.

La troisième partie est consacrée à l'étude du gouvernement et des institutions hovas, de la vie malgache, du commerce, de l'industrie, des transformations remarquables du petit peuple de l'Imérina qui évolue si rapidement vers la civilisation matérielle de l'Europe, à la façon des Japonais.

Un appendice contient les listes des grands recueils bibliographiques et des plus récents ouvrages, la liste des cartes publiées depuis vingt ans, enfin le texte des deux traités signés par les plénipotentiaires français et malgaches en 1862 et en 1885.